



Châteaugiron-le-Vieil. Page 53, col. 2.

que l'intonation avec laquelle elle avait été faite eut dû lui donner à réfléchir.

— Puisque mademoiselle le veut bien, je commence, dit-elle.

— Voyons, répondit Andrée.

— J'ai envie de me marier, mademoiselle, continua Nicole.

— Bah ! fit Andrée... tu penses à cela, et tu n'as pas encore dix-sept ans ?

— Mademoiselle n'en a que seize.

— Eh bien ?

— Eh bien ! quoique mademoiselle n'en ait que seize, ne songe-t-elle pas à se marier quelquefois ?

— En quoi voyez-vous cela ? demanda sévèrement Andrée.

Nicole ouvrit la bouche pour dire une impertinence, mais elle connaissait Andrée, elle savait que ce serait couper court à l'explication, laquelle n'était point assez avancée ; elle se ravisa donc.

— Au fait, je ne puis savoir ce que pense mademoiselle, je suis une paysanne et je vais selon la nature, moi.

— Voilà un singulier mot.

— Comment ! n'est-il pas naturel d'aimer quelqu'un et de s'en faire aimer ?

— C'est possible ; après ?

— Eh bien ! j'aime quelqu'un.

— Et ce quelqu'un vous aime ?

— Je le crois, mademoiselle.

Nicole comprit que le doute était trop pâle et que, dans une occasion pareille, il était besoin de l'affirmative.

— C'est-à-dire que j'en suis sûre, ajouta-t-elle.

— Très-bien, mademoiselle occupe son temps à Taverny, à ce que je vois.

— Il faut bien songer à l'avenir. Vous qui êtes une demoiselle, vous aurez sans doute une fortune de quelque parent riche ; moi qui n'ai pas même de parents, je n'aurai que ce que je trouverai.

Comme tout cela paraissait assez simple à Andrée, elle oublia peu à peu le ton avec lequel avaient été prononcées les paroles qu'elle avait

trouvées inconvenantes, et sa honte naturelle ayant pris le dessus :

— Au fait, dit-elle, qui veux-tu épouser ?

— Oh ! quelqu'un que mademoiselle connaît, dit Nicole en attachant ses deux beaux yeux sur ceux d'Andrée.

— Que je connais ?

— Parfaitement.

— Qui est-ce ? tu me fais bien languir ; voyons.

— J'ai peur que mon choix ne déplaie à mademoiselle.

— A moi ?

— Oui.

— Tu le juges donc toi-même peu convenable ?

— Je ne dis pas cela.

— Eh bien ! alors, dis sans crainte, il est du devoir des maîtres de s'intéresser à ceux de leurs gens qui les servent bien, et je suis contente de toi.

— Mademoiselle est bien bonne.

— Dis donc vite, et achève de me lacer.

Nicole rassembla toutes ses forces et toute sa pénétration.

— Eh bien ! c'est... c'est Gilbert, dit-elle.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

LE GENTILHOMME CAMPAGNARD

PAR CHARLES DE BERNARD.

I

CHATEAUGIRON-LE-BOURG ET CHATEAUGIRON-LE-VIEIL.

Les intérêts collectifs contrariaient souvent en France l'esprit d'unité que professe l'administration, et dont elle semble se faire un point d'honneur, pour ne pas dire un cas de conscience. Pre-

nez au hasard une commune, grande ou petite vous y trouverez à coup sûr des éléments hétérogènes prêts à se séparer au moindre relâchement de la force directrice qui les tient assemblés. Une ville, par exemple, se trouve-t-elle bâtie moitié sur une hauteur et moitié en plaine (c'est assez communément la position de celles qui datent de loin), la voilà par ce fait même divisée en deux sections bien tranchées, ville haute et ville basse. Or, il n'est pas besoin d'avoir habité Genève pour savoir que ces quatre mots impliquent toujours l'idée d'un assez mauvais ménage. La cité est-elle entourée de faubourgs : autre sujet de discorde ! Ces faubourgs sont ses ennemis naturels, et sans cesse ils accusent l'égoïsme de son administration, tandis qu'elle-même, affligée de son octroi, envie leurs immunités ; la seule différence en ce cas, c'est qu'au lieu de se mouvoir du bas en haut, la guerre intestine s'agit de la circonférence au centre. Que si, d'aventure, une rivière traverse la ville, vous aurez beau multiplier les ponts, vous ne parviendrez jamais à unir les quartiers séparés par son courant dans un accord plus désirable pourtant que la facilité des voies de communication ; peut-être réussiriez-vous à combler la rivière elle-même, mais non le fossé creusé de temps immémorial par les prétentions rivales et les rancunes mutuelles. Comment, en effet, obtenir que la rive gauche ne soit jalouse de la rive droite, et que celle-ci, à son tour, n'abuse pas, au détriment de sa sœur, de la position plus avantageuse que le hasard lui a donnée ?

Ces derniers mots pourraient faire supposer que nous avons le projet d'invoquer à l'appui de notre thèse l'exemple de ce qui passe sous nos yeux, à Paris même. Hâtons-nous d'écarter le reproche de présomption que nous attirerait à bon droit une fantaisie de cette nature. Les intérêts de la ville de Paris sont trop bien soutenus par le conseil qui en est chargé, pour que le roman puisse s'arroger le droit de les défendre. D'ailleurs, à mêler aux incidents d'un ouvrage d'imagination des discussions sérieuses, on court un danger qui